

1.

Les portes vitrées de la clinique San Francesco s'ouvrirent. Aussitôt, Lorenzo vit toutes les têtes se tourner vers lui. Il nota mentalement la présence incongrue dans le hall, à cette heure tardive, de nombreuses infirmières, mais n'en laissa rien paraître.

— Bonsoir, monsieur Santangeli, bafouilla la préposée à l'accueil. M. Martelli est prévenu de votre arrivée ; il ne devrait pas tarder.

Elle ne put s'empêcher de détailler le superbe visiteur qui attirait tous les regards de ses collègues. Son habit de soirée mettait en valeur son corps mince, athlétique et élégant, et sa haute taille. Le col de sa chemise était entrouvert, et sa cravate dépassait négligemment de la poche de sa veste de smoking. Avec sa crinière brune décoiffée, il semblait avoir été tiré du lit, ce que démentait la troublante vigueur de ses traits, sa bouche sensuelle et ses grands yeux brun-doré. Sa mine rembrunie et sombre en cet instant ne diminuait en rien sa beauté singulière et sa séduction toute masculine.

Lorenzo cessa de tapoter nerveusement sur le comptoir de l'accueil quand il vit Martelli se porter à sa rencontre, provoquant la preste dispersion des audacieuses infirmières qui avaient déserté leur poste.

Il ne perdit pas de temps en formalités inutiles :

— Comment va mon père ?

— Il se repose, répondit le directeur de la clinique.

Heureusement, les secours ont été alertés rapidement, si bien qu'il a reçu à temps les soins appropriés. Monsieur le marquis se remettra.

— Puis-je le voir ? demanda Lorenzo, soulagé.

— Bien sûr. Je vais vous conduire à lui.

Il s'attendait à trouver son père sous perfusion, relié à des moniteurs de contrôle, environné d'une nuée d'internes. Mais il était seul. Adossé aux oreillers, vêtu de son pyjama personnel en satin brodé à ses initiales, il lisait les pages financières d'un magazine international.

— Ah, *finalmente*, dit-il en levant les yeux sur le visage étonné de Lorenzo. Il n'a pas été facile de te localiser, mon fils.

Lorenzo avait perçu une légère nervosité derrière ces paroles. Il s'approcha avec un sourire qu'il dessina charmeur et contrit.

— En tout cas, me voici, papa. Et tu es là toi aussi, Dieu merci. On m'a dit que tu t'étais effondré. Une crise cardiaque.

— Un simple *incident*, souligna Giorgio Santangeli. Alarmant sur le coup, mais ce sera vite oublié. Je me reposerai ici un jour ou deux et on m'autorisera à rentrer.

Il soupira avant d'ajouter :

— Mais il faudra que je suivre un traitement, et on m'a interdit les cigares et le brandy pour quelque temps.

— En ce qui concerne les cigares, c'est une bonne chose, commenta Lorenzo, tandis qu'il s'inclinait pour baiser la main de son père.

— Ottavia est du même avis. Elle me quitte à l'instant. Les secours sont arrivés tôt grâce à elle. Nous dînions lorsque j'ai eu mon malaise.

— Je lui en suis reconnaissant, assura Lorenzo, tirant une chaise pour s'asseoir. J'espère ne pas l'avoir fait fuir...

— Elle a du tact, observa Giorgio. Elle se doutait que nous aimerions rester en privé. Il n'y a pas d'autre motif à sa discrétion : je lui ai assuré que tu ne considérerais plus

notre relation comme un manquement à la mémoire de ta mère.

Le sourire de Lorenzo s'accentua.

— *Grazie*. Tu as bien fait.

Il hésita un bref instant avant de reprendre :

— Puis-je espérer avoir bientôt une belle-mère ? Si tu désirais... normaliser la situation, je serai très heureux de...

— Il n'est nullement question de cela, coupa Giorgio. Nous apprécions trop notre indépendance l'un et l'autre pour modifier l'état actuel des choses.

Il ôta ses lunettes pour les poser sur la table de nuit.

— Puisqu'il est question de mariage, où est ta femme ? reprit-il.

Lorenzo réprima un juron. Mais il ne pouvait s'en prendre qu'à lui si son père avait sauté sur l'occasion pour aborder un sujet fâcheux : il avait tendu le bâton pour se faire battre...

— Elle est en Angleterre, papa ; comme tu le sais, il me semble.

— Oh, oui, en effet. Là où elle s'est rendue peu après votre lune de miel. Et où elle est restée depuis, je crois...

L'ironie de son père lui fit grincer des dents.

— J'ai considéré... qu'une période d'adaptation était souhaitable.

— Une décision étrange, vu les raisons pressantes de ton mariage. Tu es le dernier Santangeli, Renzo. Et comme tu avoisinais la trentaine sans vouloir renoncer au célibat, il était impératif de te rappeler à ton devoir : perpétuer la lignée !

Giorgio observa son fils d'un œil amusé, comme s'il prenait plaisir à le mettre sur le gril.

— Tu as semblé l'accepter, poursuivit-il, faussement naïf. Tu as consenti à épouser la jeune femme que te destinait feu ta mère : sa bien-aimée filleule Marisa Brendon. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Je tiens à m'assurer que ma mémoire ne décline pas avec l'âge...

— Ta mémoire est parfaite, grimaça Lorenzo, conscient que son père se moquait de lui.

— Mais, au bout de huit mois, tu n'as toujours pas de bonne nouvelle à m'annoncer. Après les événements de ce soir, j'éprouve un besoin plus urgent que jamais de te savoir un héritier. J'aimerais tenir mon premier petit-fils dans mes bras avant de mourir.

— Papa, voyons ! Tu as encore de très nombreuses années devant toi !

— L'espoir fait vivre, répliqua Giorgio, pince-sans-rire. Mais là n'est pas la question. Ton épouse ne peut guère te donner un enfant si tu ne partages ni son toit ni son lit. A moins que tu ne lui rendes visite à Londres pour remplir ton devoir conjugal ?

Lorenzo se leva et gagna la fenêtre, laissant errer son regard dans les ténèbres. Un visage de femme, pâle, au regard absent, surgit dans son esprit, et il éprouva un sentiment voisin de la honte.

— Non, répondit-il enfin. Ce n'est pas le cas.

— Pourquoi ? Quel peut bien être le problème ? C'était un mariage arrangé, soit. Mais il en allait de même pour ta mère et moi ; pourtant nous en sommes vite venus à nous aimer. Tu as une épouse jeune, charmante et saine. Tu la connais depuis toujours. Si elle n'était pas à ton goût, tu aurais dû le dire avant.

Lorenzo se retourna pour lui décocher un regard ironique.

— Il ne te vient donc pas à l'idée que c'est peut-être Marisa qui ne veut pas de moi ?

— *Che sciocchezze !* s'exclama Giorgio. Sornettes ! Quand elle vivait chez nous, il était clair qu'elle t'adorait.

— Hélas, ses sentiments ont changé du tout au tout depuis son adolescence ! Et elle ne semble pas prête à se plier aux exigences du mariage.

— Chercherais-tu à me dire qu'un homme à femmes comme toi est incapable de séduire sa propre épouse ? lança son père d'un ton exaspéré. Tu aurais dû mettre à

profit ta lune de miel pour la rendre de nouveau amoureuse ! Elle n'a pas été contrainte de t'épouser, après tout.

— Toi et moi savons pertinemment que c'est faux, répliqua calmement Lorenzo. Lorsque sa sorcière de cousine lui a révélé l'étendue de sa dette à notre égard, Marisa n'avait plus guère le choix.

— Ne lui as-tu pas expliqué que ta mère, sa marraine, avait souhaité, sur son lit de mort, qu'elle continue à recevoir une pension ?

— Si, mais cela n'a servi à rien. Elle savait que maman voulait qu'on se marie. Mais, à ses yeux, tout cela n'en reste pas moins une transaction sordide. Pour couronner le tout, sa maudite cousine lui a fait savoir que j'avais une maîtresse au moment où j'ai demandé sa main. Après de telles révélations, la lune de miel n'avait aucune chance d'être idyllique !

— Tu as été stupide de ne pas régler les choses avec la belle Lucia avant de faire ta demande.

— Si ce n'était que ma bêtise..., soupira Lorenzo. Mais j'ai aussi manqué de... douceur. Et je ne me le pardonne pas.

— Je vois. Mais, au lieu de culpabiliser, tu devrais plutôt te demander si tu peux obtenir le pardon de ta femme.

— Certes... J'ai pensé qu'un peu de distance lui permettrait d'avoir du recul. Au début, je lui ai écrit. J'ai téléphoné, laissé des messages. Mais elle n'a jamais donné de réponse. Les semaines passant, l'espoir d'une évolution favorable s'est amenuisé.

Il marqua un arrêt, puis ajouta d'une voix sans timbre :

— Je n'allais quand même pas me mettre à genoux, tu comprends.

Giorgio joignit les mains et parut les examiner d'un air pensif.

— Il n'est pas question de consentir à un divorce, énonça-t-il enfin. Mais Marisa a peut-être matière à faire annuler le mariage.

— Non, déclara Lorenzo. Ne te méprends pas : le mariage est réel. Marisa est ma femme. Rien ne peut changer cet état de fait.

— Ça, c'est toi qui le dis ! Il se pourrait que tu te fourvoies : ta grand-mère m'a honoré hier d'une visite pour m'informer que ta liaison actuelle avec Doria Venucci faisait jaser.

— *Nonna* Teresa ! lâcha sèchement Lorenzo. Comment cette mégère a-t-elle pu engendrer une personne aussi douce et aimante que ma mère ?

— Cela me stupéfie également. Mais, pour une fois, ses commérages seront peut-être utiles. Selon elle, Antonio Venucci apprendra bientôt que sa femme a pris du bon temps tandis qu'il séjournait à Vienne.

Il enregistra le haussement de sourcils de son fils et hocha la tête :

— Un scandale anéantirait tout espoir de réconciliation avec ton épouse — si c'est la réconciliation que tu veux, bien sûr...

— Il ne saurait en être autrement, décréta Lorenzo. Je ne permettrai pas que cette situation se prolonge. Je suis à court de prétextes pour expliquer l'éloignement de Marisa. Et puis la raison d'être de ce mariage doit trouver sans tarder sa concrétisation : je veux un fils !

— *Dio mio* ! soupira Giorgio. Je te conseille de tenir un discours plus attrayant à ta femme si tu veux la reconquérir ! Sinon, tu échoueras.

— Pas cette fois ! Je te le garantis.

Lorenzo était songeur en roulant vers son appartement, le dernier étage d'un vieux *palazzo* romain. Il en aimait l'élégance et la grâce, mais son vrai foyer était la villa Proserpina, l'antique et imposante maison de campagne toscane où il avait vu le jour, et où il avait pensé commencer

sa vie maritale. Une aile avait été aménagée pour offrir l'espace et l'intimité nécessaires à de jeunes mariés.

Avant les noces, il avait fait visiter les lieux à Marisa. Il lui avait demandé si elle désirait effectuer des remaniements, mais elle avait décrété que c'était « très bien comme ça ». Elle ne s'était pas davantage répandue en commentaires sur leurs chambres adjacentes et communicantes. Si elle avait eu des réserves quant au fait de partager la maison avec son futur beau-père, elle n'en avait rien dit. Elle avait toujours manifesté, au contraire, beaucoup d'affection pour *zio* Giorgio — ainsi qu'on lui avait appris à l'appeler.

Lorenzo fronça les sourcils. Exception faite de son « oui » à l'autel, émis d'une petite voix atone, Marisa n'avait pas dit grand-chose. Il y aurait pris garde sur le moment s'il n'avait pas eu d'autres soucis en tête.

Au demeurant, il était habitué à sa réserve, déjà un trait marquant de son caractère à l'époque où elle n'était qu'une fillette impressionnable, puis une adolescente maigre et timide. C'était le temps où elle le mettait dans l'embarras avec son adoration à son endroit, qu'elle tentait maladroitement de cacher.

Il se souvint soudain de son baptême, à Londres, auquel il avait assisté, réticent et maussade comme un garçonnet de dix ans peut l'être en une circonstance aussi solennelle. Il avait en particulier retenu une image de la cérémonie : celle de sa mère, rayonnante, contemplant le bébé enveloppé de dentelles qu'elle portait dans les bras.

Maria Santangeli avait connu la mère de Marisa à l'université très sélecte qu'elles fréquentaient toutes deux à Rome. Elles y avaient noué une amitié indestructible. Mais, tandis que Maria s'était mariée dès sa sortie de la fac, Lisa Cornell avait poursuivi à Londres une brillante carrière de journaliste. Puis elle avait rencontré Alec Brendon, célèbre producteur avec lequel elle avait eu Marisa — une contraction des prénoms des deux amies :

Maria et Lisa. Celle-ci avait alors demandé à celle-là de devenir marraine, et sa petite filleule avait pris dans le cœur de Maria la place de la fille qu'elle n'avait jamais eue.

Lorenzo l'avait très vite surnommée *la Cicogna*, à cause de ses longues jambes et de son petit nez en pointe, qui la faisaient ressembler à une cigogne. Il sourit tout seul à ce souvenir, mais son sourire s'évanouit lorsque son cerveau fit avancer le film de ce passé de quelques années, au moment où Alec et Lisa avaient trouvé la mort dans un carambolage sur une autoroute anglaise.

Les jours suivant l'accident, tout le monde s'était rendu compte que les Brendon avaient mené trop grand train. Et que, imprévoyant ou négligent, Alec avait omis de renouveler son assurance-vie, laissant Marisa, âgée de quatorze ans, sans le sou.

Lorenzo se rappelait parfaitement des disputes entre sa mère, qui voulait que sa filleule vienne en Italie pour y être élevée comme un membre de leur famille, et son père, sourd à ses supplications. Selon lui, si, comme sa femme l'espérait ardemment, Marisa devait épouser leur fils, il était préférable qu'elle poursuive son éducation en Angleterre. Sinon, à force de la côtoyer, Lorenzo la considérerait comme une sœur. A contrecœur, Maria s'était rendue à ses vœux.

Pour sa part, Lorenzo s'efforçait de ne pas penser à cette ridicule idée de mariage avec une jeune Anglaise qu'il ne connaissait après tout que peu. Il s'était concentré sur sa carrière et, après un mastère de gestion, avait rejoint la Banque Santangeli, où il succéderait un jour à son père. Grâce à son flair et son acharnement au travail, il s'était hissé au sommet : personne ne pourrait le traiter de « fils à papa » quand il prendrait la direction des affaires !

Il n'ignorait pas qu'on l'avait affublé d'un surnom, cependant. Par référence à Lorenzo de Médicis, son homonyme, les jeunes cadres l'avaient baptisé *Lorenzo il Magnifico*. Il se contentait d'en rire.

A l'époque, déjà, tout lui réussissait. Il avait un travail prenant, riche en défis, qui lui permettait de voyager à travers le monde. Son obligation d'engendrer un héritier n'étant qu'une lointaine échéance, il avait savouré la compagnie des femmes, satisfaisant ses envies dans une série de liaisons délicieuses, avec des maîtresses qui n'espéraient pas la bague au doigt.

S'il avait appris très tôt à rendre avec maestria et générosité le plaisir qu'on lui dispensait, il n'avait jamais commis l'erreur fatale de déclarer à l'une de ses amantes qu'il en était épris, fût-ce dans les plus vifs débordements de la passion sensuelle.

Puis, trois ans auparavant, la maladie de sa mère l'avait arraché à cette existence de rêve. Atteinte d'un cancer foudroyant, Maria Santangeli avait été emportée en six semaines.

— Renzo *carissimo*, avait-elle murmuré, posant sur sa main ses doigts amaigris par la maladie, promets-moi que ma petite Marisa deviendra ta femme.

Ravagé de chagrin, dévasté par le premier coup dur que lui portait la vie, il avait donné sa parole, scellant ainsi son destin.

En entrant dans son appartement, il fut accueilli par la sonnerie du téléphone. Certainement Doria Venucci qui cherchait à le joindre — la clinique aurait utilisé son numéro de portable strictement privé...

Doria était un luxe qu'il ne pouvait plus se permettre s'il voulait sauver son mariage. Mais, par courtoisie, il devait lui annoncer de vive voix la fin de leur liaison. Elle ne protesterait pas outre mesure : si une relation clandestine lui convenait, un scandale public menaçant son mariage était une autre affaire.

Il avait commis une faute en se liant à Doria sur un coup de tête après une énième confrontation exaspérante

avec le répondeur de Marisa. Ainsi, elle continuait à n'être « pas disponible » à en croire la voix impersonnelle de la messagerie ? Elle lui refusait toute possibilité de s'amender ? Elle ne voulait pas de lui ? Eh bien, tant pis ! avait-il pensé, frustré par son célibat forcé. Il trouverait une femme prête à partager son lit...

Cela ne lui avait pas demandé grand effort : le soir même, il avait rencontré Doria. Il s'était lancé dans cette liaison par défi, mais la passion de la comtesse Venucci pour leurs entrevues intimes et illicites avait apaisé son ego.

Au lieu de répondre au téléphone, il se déshabilla et rejoignit la salle de bains. Là, il s'attarda sous la douche, cherchant à soulager sa nervosité, à clarifier les émotions qui l'assaillaient.

Ces derniers temps, sa relation avec son père s'était légèrement dégradée. Il désapprouvait en effet la liaison de ce dernier avec Ottavia Alesconi, la jugeant prématurée.

Mais avait-il le droit d'empêcher Giorgio de quêter un nouveau bonheur, trois ans après la mort de sa femme ? Ottavia était pleine de charme, cultivée, et dirigeait avec succès l'agence de relations publiques prospère qu'elle avait fondée avec son défunt mari. De plus, elle se satisfaisait de partager les loisirs et la vie de son père, sans ambitionner le titre de marquise Santangeli.

Elle devait être secouée par l'alerte cardiaque de Giorgio, qui avait toujours manifesté tant de vitalité et de vigueur. Lorenzo se promit de la remercier : sa prompte intervention avait peut-être sauvé la vie de son père. Cela lui ferait comprendre qu'il ne nourrissait plus de rancune à son égard.

D'ailleurs, de quel droit se serait-il permis de critiquer quiconque ? Sa vie intime n'était pas une réussite ! Et c'était peut-être par amertume qu'il avait laissé s'installer de la froideur entre Giorgio et lui.

En s'essuyant vigoureusement, il se promit de ne pas laisser perdurer cette sourde animosité entre eux deux.

Et puis l'alerte cardiaque de son père était peut-être un avertissement : il était grand temps qu'il devienne un véritable époux et un père. A condition d'obtenir la coopération de sa femme !

Jusqu'ici, il avait échoué... Il n'avait jamais eu grand-peine à envoûter les membres du sexe faible : quelle ironie que Marisa fût la seule à accueillir avec indifférence, quand ce n'était pas avec hostilité, ses tentatives de séduction !

Il avait compris qu'il n'aurait pas la partie facile dès sa première visite à Julia Graton, à Londres, dans le but avoué d'inviter Marisa en Toscane : Giorgio projetait une grande soirée pour fêter le dix-neuvième anniversaire de sa filleule.

La cousine de celle-ci l'avait reçu seule, promenant sur lui un regard évaluateur et presque obscène qui l'avait dégoûté.

« Vous voici venu faire votre cour, *signore*, avait-elle lâché. Je commençais à croire que ça n'arriverait jamais. J'ai envoyé Marisa à l'étage pour changer de toilette. Permettez-moi de vous offrir un café en attendant. »

Quand la porte du salon s'était ouverte, Lorenzo s'était levé en abandonnant sa tasse sur la table. Son sourire courtois s'était figé sur ses lèvres.

Enregistrant l'expression mécontente de Julia, il avait deviné que, contrairement aux instructions reçues, Marisa ne s'était pas changée. En revanche, tout en elle avait changé — même si elle semblait toujours aussi timide. Il avait retrouvé une jeune femme svelte et non plus maigre, aux traits affinés dans un doux visage au teint clair.

Ses seins, dessinés par son fin T-shirt, s'étaient révélés joliment formés, mis en valeur par sa taille de guêpe et ses hanches voluptueuses. Quant à ses longues jambes, il les avait immédiatement imaginées déjà nouées autour de son corps nu, tandis qu'il l'initiait aux plaisirs du sexe...

« *Buongiorno*, Marisa, avait-il lancé. *Come stai ?* Tu vas bien ? »

Elle avait levé les yeux. Et, un instant, il avait lu dans son regard un mépris si vif qu'il en était resté interdit. Cependant, elle avait répondu poliment, l'autorisant même à prendre sa main. Et il s'était cru victime de son imagination.

Il comprenait à présent que cette explication n'avait servi qu'à satisfaire son ego. Car il avait cru que, lui-même n'ayant pas d'objection à l'épouser après l'avoir revue, il en allait forcément de même pour elle — n'était-ce pas un honneur d'être élue par un Santangeli ? D'ailleurs, Marisa avait accepté l'invitation à la soirée d'anniversaire.

Quand il avait proposé de revenir à Londres, elle avait acquiescé, tout en sachant pertinemment que le but réel de sa visite était de demander sa main. Elle n'avait pourtant manifesté aucune joie à cette perspective. Ceignant ses hanches d'une serviette-éponge, il poussa un soupir : cela aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, alors qu'il en avait conclu que Marisa était nerveuse à l'idée du mariage...

Il avait alors entrepris de la rassurer sur la conduite de leur relation pendant les premiers jours de leur union et... les premières nuits. Il lui avait promis que leur lune de miel serait l'occasion de devenir amis, et qu'il attendrait qu'elle soit prête à le prendre pour mari au sens complet du terme. Il avait été sincère à ce sujet, et Marisa l'avait écouté en silence, le visage à demi détourné, rosissant à ses propos.

En se dirigeant vers sa chambre à coucher, l'esprit toujours empli par ses souvenirs, il comprit qu'il avait, après cette discussion autour de leur union, espéré un encouragement de la part de Marisa, si léger fût-il. Un simple baiser par exemple, pour sceller leurs fiançailles. Mais il n'avait eu droit à rien. Jamais elle n'avait manifesté le désir qu'il la

touche et, face à son attitude insensible, il s'était retrouvé aussi maladroit qu'un écolier. Pour la première fois de sa vie, il n'avait pas osé la plus petite approche.

En revanche, il n'avait certes pas prémédité de perdre son sang-froid ! Et c'était là une faute qui, aujourd'hui encore, le hantait.

Lorenzo secoua lentement la tête, émergeant de ses pensées. Il se trouvait devant la porte de sa chambre mais, dédaignant le lit qui l'attendait, conscient pourtant que la nuit était fort avancée, il longea le couloir pour gagner le salon.

Il aimait son *salotto*, une pièce impressionnante, dont la vastitude était accentuée par l'épure : canapés en cuir crème, rares pièces d'ameublement de bois cerné. Il n'y avait qu'un élément à part dans ce décor : une table de travail splendide, en acajou, à laquelle il tenait parce qu'elle avait appartenu à son grand-père.

Il s'en approcha et se saisit du document qui y était posé, dont il n'avait pas encore pris connaissance. Puis, s'étant versé une rasade de scotch, il s'affala sur un canapé et se mit à lire. Soudain, il manqua s'étouffer avec sa gorgée d'alcool. Posant à l'écart le verre en cristal, il relut les informations du détective privé engagé pour surveiller sa femme :

« Depuis notre dernier rapport, la signora Santangeli a obtenu sous son nom de jeune fille un emploi d'hôtesse dans une galerie d'art de Carstairs Place. Elle remplace une jeune femme en congé de maternité. Elle a déjeuné deux fois avec M. Corin Langford, le propriétaire de la galerie. Elle a cessé de porter son alliance. Des preuves photographiques sont à votre disposition. »

Lorenzo chiffonna le papier en boule et l'envoya à travers la pièce en jurant. Ses propres liaisons avaient souvent débuté par un de ces déjeuners où l'on satisfait son

appétit tout en suscitant une autre gourmandise. Regards échangés, doigts qui s'effleurent puis se mêlent...

Pourtant, il ne parvenait pas à imaginer Marisa loquace et rieuse, sous le charme, se dépouillant de sa timidité pour gagner en assurance — voire, d'un regard, exprimer du désir... Jamais il ne l'avait vue ainsi avec lui. Jamais elle ne le regardait. Ni même ne lui souriait.

Bien entendu, il ne pouvait pas être jaloux puisqu'il ne l'avait jamais été ! A moins que... Bref, il était furieux, cela au moins était certain. Tout ce qui s'était passé entre eux lui semblait soudain insignifiant face à cette insulte à sa virilité.

Si son épouse récalcitrante s'imaginait pouvoir le tromper, elle se leurrerait lourdement ! Dès demain, il la ramènerait à la maison. Et il veillerait à ce qu'elle n'ait plus, à l'avenir, de pensées et de désir que pour lui. Seulement lui !